



L'Émigré de Malnuit

drame en 3 actes

par **F. Citherlet**

L'Emigré de Malnuit

AVANT-PROPOS La scène se passe dans le domaine de Malnuit, aux Franches-Montagnes. On est en 1794, au moment où, sous la Terreur, la partie jurassienne de la Principauté de l'Evêché de Bâle formait au sein de la France révolutionnaire le département du Mont-Terrible.

Le peuple tombait de la liberté dans la plus absolue des tyrannies, il devenait français au moment où la Convention Nationale invoquait les intérêts supérieurs de la République pour suspendre les garanties constitutionnelles, et imposer au pays tribunaux d'exception, comités de surveillance, proscriptions de suspects, réquisitions et levées militaires.

Dans cette période troublée où croulait l'Ancien Régime, un homme, honni du peuple, joua un rôle prépondérant et honteux: Joseph-Antoine Rengguer de la Lyme, (1) fils d'un trésorier des Princes-Evêques, lui-même Syndic des Etats, neveu de Gobel, évêque constitutionnel de Paris. Rengguer réunissait en lui l'ambition démesurée et sans scrupules, le manque complet d'honnêteté civique et morale, la trahison haineuse et sournoise envers son souverain. Contre celui qui personnifiait ainsi le nouveau despotisme, se dressaient la ténacité des Rauraciens, leur fidélité invincible aux principes de liberté-démocratique, leur attachement à la foi ancestrale. Les municipalités elles-mêmes favorisèrent souvent par tous les moyens, apathie, ruses administratives ou refus formel, l'opposition aux lois tyranniques, émanant du Comité de Salut Public. La frontière helvétique toute proche s'offrait à souhait aux citoyens qui voulaient échapper aux lois terroristes et surtout aux réquisitions militaires. (2)

C'est dans cette atmosphère que se place le présent drame, qui n'a d'historique que le cadre qu'on vient d'ébaucher. Mais combien de cœurs jeunes et ardents durent se trouver en ces temps-là dans des situations analogues. Un précédent ouvrage, (cf. «La Berceuse de Malnuit» du même auteur) nous avait appris comment la famille Gerfault, de Malnuit, avait retrouvé son fils Théodore, ravi dans un accès de désespoir par la veuve Mélaïna Raguèze, et comment elle avait recueilli Dilecta, la fille de la ravisseuse. Sur le cadavre de Mélaïna, un projet de fiançailles entre Théodore et Dilecta avait été dessiné. Mais ce projet se heurte à des difficultés multiples: voix du sang — passions jalouses — lois terroristes.

Le sang de Mélaïna la criminelle va-t-il fomenter en sa fille une révolte vengeresse? La jalousie de Conrad ira-t-elle jusqu'à frapper bassement? L'amour-propre de Théodore livrera-t-il impitoyablement son rival? Les lois de levées militaires installeront-elles la haine là où celle-ci n'avait déjà fait que trop de mal, exigeant le sacrifice d'expiation? L'amour du pays sera-t-il assez fort pour réunir ceux que la passion déchire? Ou faudra-t-il une nouvelle victime pour faire triompher l'amour, le vrai, celui qui veut du bien à tous?
Mystère de l'Emigré de Malnuit...

(1) Titre d'annoblissement, procuré en 1788 par le Prince-Evêque J. de Roggenbach, sur les démarches de Gobel.

(2) Sources bibliographiques: Le Département du Mont-Terrible, par G. Gautherot.
Histoire du Jura bernois et de l'ancien Evêché de Bâle, par P.-O. Bessire

PERSONNAGES:

Jacques Gerfault : métayer de Malnuit, 50 ans

Jane Gerfault : son épouse, 45 ans

Théodore Gerfault: leur fils, 22 ans

Dilecta Raguèze : fiancée de Théodore, 21 ans

Ulric Franz : voisin et ami de Jacques, 60 ans

Conrad Franz : son fils, 25 ans

Emissaires du Procureur-général-syndic Rengguer
(un commissaire, un greffier)

Acte I.

Scène première

Intérieur de la ferme de Malnuit.

Dilecta, assise au rouet, file en chantant :

*File, file, la belle,
Si tes doigts sont las,
La dentelle sera
Moins belle.*

*Le rouet tourne en chantant,
Chantant la ronde infinie.
Mieux vaut que tourne la vie
Que s'arrêter un moment.*

*File, file, la belle.
Si tes doigts sont las,
La dentelle sera
Moins belle.*

DILECTA — Voilà qui est bien. La mère sera contente. Oui, c'est bien, tout est bien: le fil et le jour, la toile et la vie. Oeuvre de Dieu, œuvre de mes mains, que c'est beau de partager ainsi l'œuvre de Dieu. Il fait croître et je file, bientôt je tisserai la toile, il tissera ma vie, la toile sera dentelle et ma vie... est entre ses mains. Il fait œuvre d'amour et moi, entre ses mains, comme une colombe sur la joue d'un enfant, moi aussi, je suis bien contente, parce que Dieu fait avec moi œuvre d'amour, parce qu'un autre m'aime, parce que tout le monde m'aime, parce que mon nom est Dilecta, et mon fiancé s'appelle Théodore. Oui, tout est bien. Et cette toile sera belle, elle sera forte, il y faudra tirer fort dessus, avant qu'il y ait déchirure... Allons, le jour avance. Il n'y faut pas de retard.

(Elle reprend son travail en chantant:)

*Bientôt sera le grand jour,
Ouvrer est chose facile.
Amour est chose fragile ;
Ne tient qu'à un fil, l'amour.*

(Elle s'arrête de nouveau)

Oh oui! la chanson dit ça. Mais les poètes sont gent folle et pessimiste. Ils ne savent ce

que c'est d'aimer, parce qu'ils ne savent non plus ce que c'est d'être aimés. A l'amour il faut la terre, les deux pieds sur la terre, et non toute cette fumée de rêve. Mon amour est fort, parce qu'il est partagé: lui et moi nous nous aimons, et il n'y aura point de place pour la déchirure. Dans le partage que l'on fait de l'amour il n'y a pas division, c'est Dieu qui assure l'unité, et l'indissolubilité, et l'inviolabilité. Ainsi tout est bien et je suis heureuse.

Mais si je continue à discuter, les parents vont revenir et la belle œuvre restera inachevée. Tout de même, interrompre la toile, interrompre sa vie, ne fût-ce qu'un moment, briser le fil, quel dommage! Je pense à ce pauvre Conrad. Qu'est-il devenu? Trois jours sans nouvelles. La vie pour lui est encore toute à tisser. Et il n'y a personne pour tisser sa toile. La mère n'est plus, pas de fiancée, au moins pas que je sache, pauvre Conrad! Pourquoi chez lui, si ferme, si dévoué, cette interruption soudaine? La guerre? Il y a bien la guerre, mais il paraît que nous en étions garantis; je ne comprends pas grand'chose à tout cela. Tout ce que je sais, c'est qu'autrefois, nous étions bien tranquilles, et maintenant Renguer cherche partout des soldats. Conrad se serait-il engagé volontairement? C'est impossible: un Rauracien de vieille souche comme lui! Bon sang ne peut mentir! Alors?... Pauvre Conrad!

(Elle reprend son travail et sa chanson)

*File, file, la belle.
Si tes doigts sont las
La dentelle sera
Moins belle.*

Scène II

DILECTA — CONRAD

(Par la porte entrebaillée, Conrad apparaît)

CONRAD — Dilecta, tu es seule? Je puis entrer?

DILECTA — Conrad! Je pensais justement à toi.

CONRAD — Oh! Tu chantais pour moi?

DILECTA — On peut chanter la toile et penser à autre chose. Mais d'où viens-tu? Que fais-tu? Tout le monde pense à toi. Pourquoi as-tu quitté la maison? Que signifie tout cela?

CONRAD — Mon père ne vous a donc rien dit?

DILECTA. — Rien. Il est plus anxieux que tous.

CONRAD — Dilecta, je ne peux pas rentrer à la maison. Le père m'a chassé. Je suis maudit.

DILECTA — Chassé, maudit... Ces choses-là ne sont pas de chez nous. Comment entre vous deux le désaccord a-t-il pu naître? Certes, la rupture n'est pas faite. C'était paroles de colère, et la colère est mauvaise conseillère. Il n'en reste rien, crois-moi, Conrad, tu peux rentrer, tu seras reçu. Le père est trop inquiet, il ne faut pas le laisser ainsi. Il te cherche, il t'aime.

CONRAD — (sombre) J'ai levé la main sur lui.

DILECTA — Le fils contre le père... (elle s'est assise, moment de silence.)

CONRAD — Tu ne dis plus rien?... Dilecta, j'ai faim, c'est pour ça que je viens. Depuis trois jours je suis caché dans les ruines de Cugny. Je n'ai mangé que des herbes et des racines. Il est amer, le fruit du sol, mais pas tant que le fiel, quand il ronge le cœur.

DILECTA — Conrad, je connais ton cœur. Il est sans fiel, j'en réponds. Tu joues le révolté, et tu es comme le petit agneau qui ne sait pas faire de mal. Tu as faim: tu auras du pain. Mais si j'y vois clair, il y a au fond de ton cœur beaucoup plus de place pour l'amour que pour la haine.

CONRAD — (presque farouche) Ah! pourquoi rouvrir ma plaie? Elle a assez saigné. J'ai trop pleuré depuis trois jours et le baume consolateur n'est pas pour moi. Que veux-tu dire par ces mots mystérieux qui en disent trop ou pas assez? Qui t'a appris à lire dans les cœurs et d'où sais-tu que c'est là que j'ai mal?

DILECTA — J'ai trop souvent parlé avec le mien. Aux heures du souvenir, quand ma mère Mélaina revient devant moi mourante au pied du crucifix, quand l'amour de son unique bien-aimée renaît tardif et impuissant, quand le bonheur de tant d'années perdues crie comme un vol d'hirondelles qui passent sans se poser, à ces heures-là, j'ai appris beaucoup de choses, et je voudrais les dire, et ma

voix se perd, parce qu'il y a tempête, mais mon chant ne finit pas, et un jour, la tempête cessera, et mon chant sera pour l'enfant le plus malheureux, comme les guenilles d'un haillon vont au mendiant, parce que seul le plus malheureux enfant aura su y accorder sa voix...

(pendant qu'elle parlait, Conrad s'est assis, la tête dans les mains)

Tu pleures, Conrad?

CONRAD — Si j'avais su entendre cette voix plus tôt, je serais peut-être aujourd'hui le plus malheureux. Maintenant, je ne suis que le plus misérable.

DILECTA — Qui te dit que tu n'entendras pas bientôt le chant fait pour toi? Reprends ta place, le père t'ouvrira les bras.

CONRAD — Le père, peut-être... mais l'autre? Pourquoi reprendre une place qui restera vide malgré tout, affreusement vide?

DILECTA — Pauvre garçon! Pourra-t-il y avoir un chant pour le plus désespéré?

CONRAD — Ah! je la chanterai moi-même, la chanson du désespoir, puisque tu ne peux plus rien pour moi.

DILECTA — Comment le pourrais-je, si tu continues à me cacher tant de choses? Sois franc, Conrad, et moi je ne ferai pas mystère.

CONRAD — Ah! Dilecta, tu seras donc toujours la plus forte et tu amènes les plus durs à te suivre. Tu vas donc tout savoir, puisque tu veux que je parle. En toi seule j'ai confiance maintenant. A toi seule j'ai révélé ma cachette des ruines de Cugny. A toi seule aussi je dirai le secret qui me torture depuis longtemps. Ne me reproche pas ma franchise, elle n'a qu'un tort, c'est de venir trop tard, comme vient trop tard la libération du prisonnier, quand sa vie s'en est allée entre les barreaux de sa prison. Je te fais peur, Dilecta? Non, n'aie pas peur. A moi seul de trembler, devant ce voile que je vais déchirer d'un coup. Il tremble, celui qui soulève le couvercle de sa cassette pour voir si son trésor y est encore. C'est pourquoi je tremble, au moment de parler. (On entend des pas dans le corridor) On vient... la voix de mon père... Il faut que je fuie. Tu vois bien, Dilecta, que je suis maudit. Ne dis rien à personne, j'ai confiance en toi. Adieu! (il se sauve.)

DILECTA — Conrad! Ton pain... tu oublies ton pain! (elle prend une miche dans le buffet et court à sa suite.)

Scène III

JACQUES — JANE — ULRICH.

JANE — Personne à la maison? Et tout est désordre. (elle range quelques affaires pendant que les deux hommes s'assoient.)

JACQUES — Mon ami, l'amour d'un père est quelque chose de fort, il résiste à bien des épreuves. Dieu m'a fait la grâce de le comprendre. Il a frappé dur, pour que je sache et n'oublie point. Quand sa main sur moi s'est appesantie, quand je croyais être écrasé, il m'a soutenu et mon amour paternel n'est point mort. Mais, crois-moi, c'est aussi une chose délicate, et tendre, et qui veut qu'on le respecte et qu'on n'en abuse point. Il ne faut jamais maudire son enfant. Dieu pourrait nous prendre au mot. Si cet enfant devenait vraiment un maudit, si l'espoir, qui finit par guérir toutes les blessures, venait à s'éteindre en lui, que reste-t-il du fils et que devient le père?

JANE. — Nous savons ce que c'est que de perdre un enfant, Ulrich. Notre amitié pour toi n'en est que plus forte. Mais le pire malheur serait de désespérer. Trois jours, c'est long, j'en conviens. Mais ce n'est pas suffisant pour croire à l'irréparable.

JACQUES. — Ton fils est grand et raisonnable, il réfléchira. Laisse faire le temps, il te le ramènera. D'ailleurs, par les temps qui courent, il ne peut pas errer bien longtemps. La police de Rengguer est trop à l'affût pour qu'il puisse passer la frontière. C'est une solution à envisager, quelque pénible qu'elle soit. Ne s'est-il pas fait arrêter par les commissaires du département en quête de conscrits? Ne s'est-il pas enrôlé volontairement? Ces messieurs font tant de belles promesses.

ULRICH — Ça, jamais! Je connais assez mon fils sur ce point-là. Rauracien de race, s'il en est, épris de sa liberté, il se fera plutôt enfermer et tuer que de servir l'étranger. S'il est appelé un jour sous les drapeaux, il sera réfractaire comme la plupart des jeunes gens du pays; ça, il l'a juré. La République nous a trop trompés pour qu'il se fie aux belles paroles ou qu'il plie sous la menace. Comme nous tous, il ne veut pas être Français. Et l'amour de sa terre natale, à défaut de l'amour de son père, est assez fort pour le ramener à la maison.

JANE — Tu oses supposer qu'il ne t'aime plus?

ULRICH — Il a levé la main sur moi... Je me suis emporté, j'ai eu tort, c'est vrai. La colère vous fait faire des folies. Je l'ai chassé.

JACQUES — Qu'on le veuille ou non, la guerre est à nos portes. Malgré les garanties de la République, le département du Mont-Terrible doit fournir son contingent de soldats. Sortir de chez soi à présent, c'est se jeter dans la gueule du loup.

JANE — Pauvre Conrad!

ULRICH — Pauvre Conrad, pauvre Conrad! Vous n'avez de pensées que pour lui. Je vous dis qu'il a levé la main sur moi. Ce n'est pourtant pas l'exemple des vertus familiales qui lui a fait défaut. Nous l'avons élevé, la mère et moi, dans la discipline du respect et de l'honneur. Où a-t-il pris cet esprit de révolte? Jusqu'ici, il ne m'avait jamais manqué. C'est pourquoi la faute m'a semblé d'autant plus étrange et impardonnable.

JANE — Oh! si la mère avait été là, l'événement aurait pris une autre tournure.

ULRICH — C'est vrai, Jane. Seule une mère aurait pu comprendre et raisonner le garçon dans l'état où il se trouvait. Il y a des situations où le cœur maternel est plus puissant que toute l'autorité du père.

JACQUES — Mais au fait, tu ne nous as jamais dit la vraie cause de votre querelle. Pourquoi Conrad s'est-il révolté? Qui l'a aigri à ce point?

(Dilecta rentre, elle a toujours sa miche de pain au bras, personne ne la remarque, elle reste debout contre la porte.)

Scène IV

JACQUES — JANE — ULRICH — DILECTA.

ULRICH — Je ne voulais pas que les bons voisins que vous êtes aient à souffrir d'un fils insoumis. J'aurais aimé garder ce secret pour moi. Pourquoi vous faire souffrir inutilement, puisqu'aussi bien l'incident a trouvé son dénouement?

JACQUES — C'est nous éprouver doublement que de nous laisser soupçonner que nous sommes pour quelque chose dans le drame.

JANE — Parle, Ulrich. Tu sais bien qu'on comprendra et qu'on fera tout pour t'aider.

ULRICH — Il n'y a plus rien à faire. Heureusement, il n'y a rien à faire. Ce serait une vile-rie que de détruire ou seulement d'obscurcir le ciel radieux de deux jeunes cœurs.

JACQUES — Est-ce qu'il faut comprendre?...

ULRICH — Oui, c'est cela. Depuis plusieurs années, sans oser jamais le déclarer, Conrad aimait Dilecta. La venue de Théodore, l'annonce de ses fiançailles a fait sombrer ses plus chers espoirs. Il en a presque perdu la raison. Voilà, vous savez tout!

(Dilecta, de stupeur, laisse tomber sa miche de pain.)

JANE — Mon Dieu! La petite était là...

(Dilecta, surprise, s'est mise à pleurer. Jane va vers elle, la fait asseoir à la table, les deux hommes s'approchent un peu timidement. Il y a un moment de gêne et de silence.)

Scène V LES MÊMES.

JANE — Dilecta, mon enfant, étais-tu là depuis longtemps?

DILECTA — Oh! mère, pardonnez-moi. Je n'ai pas voulu épier vos paroles. Je suis rentrée à l'improviste et c'est pur hasard que vous ne m'avez pas remarquée. Oui, j'ai tout entendu et je sais maintenant le terrible secret de Conrad. Aussi bien valait-il mieux que je le sache.

JANE — Peut-être, mais tu parais bouleversée de cette déclaration.

DILECTA — Je vous demande pardon, à tous, d'avoir été si faible. La vie aurait déjà dû me façonner un cœur plus fort. Mais le premier moment d'émotion passé, je vous promets d'être sage et raisonnable. N'avez pas peur, tout va s'arranger.

JACQUES — Et comment? Tu es la seule à même de l'affirmer. Cependant, pourrions-nous savoir le fond de ta pensée? Tu sais bien, Dilecta, que tu peux parler comme si tu étais notre fille.

DILECTA — Merci, père. Vos bontés me font du bien. Mais je crois désormais que je devrai m'en passer. L'enfant sevré doit chercher lui-même sa nourriture, l'agneau devenu grand gambade seul au pâturage, et moi qui fus trop aimée, qui ai joui seule de la part universelle réservée pour tous les enfants, fille étrangère qui porte avec soi la lourde hérédité, je dois partir. Je vous demande la permission de m'éloigner.

JANE — Dilecta, tu as promis d'être raisonnable et tu dis les choses les plus folles.

DILECTA — Non pas les plus folles, mère, mais les seules possibles, quoique dures et in-

grates, les seules justes malgré l'obscur mystère qui en voile la face. Toute voie de Dieu n'est-elle pas mystérieuse?

JACQUES — Voici que de nouveau tu t'enveloppes dans le mystère comme si Dieu t'en avait fait un vêtement à ta convenance. Quand il se cache derrière les nuages, le soleil n'en continue pas moins d'en éclairer les cimes. N'avons-nous pas le droit, tous ici, de vivre dans la sérénité? Ou dans les secrets des bas-fonds te plairas-tu à nous voir ramper comme le brouillard impuissant à l'assaut des montagnes? Devons-nous nous mettre à genoux? Est-ce au père d'implorer la lumière et à l'enfant de distribuer grâce et merci?

JANE — Mon enfant, pourquoi agis-tu ainsi avec nous?

ULRICH — Je suis le plus perdu dans ce dédale. Quel est donc ce mystère?

DILECTA — Le mystère de ma destinée. Avez-vous donc oublié que je suis la fille de Mélaina? que je porte avec son nom l'expiation et le malheur dans le sang? Tout ce que je touche est marqué du sceau fatal. Personne ne m'approche sans reculer bientôt, comme on retire ses doigts de dessus le feu.

JANE — Ta mère s'en est allée dans l'amour et le pardon.

DILECTA — Et le péché? Pouvez-vous m'affirmer qu'il est mort avec elle totalement? qu'il n'en reste rien, que j'ai hérité du nom de Raguèze sans en prendre en même temps sur moi les dettes? Les larmes qu'elle a fait verser, ne dois-je pas à mon tour les verser toutes encore une fois? parce que je suis sa fille, parce que dans le règne de la justice, où le sacerdoce ne meurt point, la victime non plus ne doit pas manquer.

JACQUES — Une goutte de rédemption ne lave-t-elle pas tous les péchés du monde?

DILECTA — Mais le Seigneur jusqu'à la fin du monde sera en agonie. Faut-il dormir ou mourir avec lui? Et ceux qu'il a marqués pour être avec lui, les Cyrénéens qui doivent porter la croix avec lui, ont-ils le droit de refuser, de détourner la tête et continuer tranquillement leur chemin, comme si Dieu ne les avait pas regardés? Laissez-moi donc passer, je veux gravir mon Calvaire.

JACQUES — Est-il nécessaire de s'éloigner pour cela? Et où veux-tu aller, pauvre fille? Tu n'as plus personne au monde. Et les événements actuels sont trop rudes pour t'exposer seule sur le monde.

DILECTA — Vous ne savez que trop que je suis la cause d'une lutte, d'un désespoir qui ne doit pas être. J'accepte d'être la victime, mais non pas le bourreau. Moi partie, il n'y aura plus d'ennemis, car l'enjeu de la lutte aura disparu.

ULRICH — Et il y aura deux malheureux garçons, en proie au souvenir, qui n'accepteront jamais d'avoir été placés sur la même route.

DILECTA — Ah! non, c'en est trop! (elle éclate en sanglots trop longtemps contenus).

JANE — Depuis un moment, je me tais et je commence à comprendre. Entre ces flots de paroles, quelque chose est resté caché, il brille, comme une perle, ou comme une lame. Mon cœur a tout deviné, Dilecta, mais il faut que l'avèu vienne de toi. Tu peux parler à celle qui fut pour toi autant qu'une mère.

DILECTA — Oh! maman, comme je te remercie de m'aider, de m'ouvrir le chemin, d'écarter de moi ces broussailles où je me perdais. Je crois que, ayant parlé, je me sentirai soulagée. Mais pardonnez-moi déjà mon long silence. Eh bien! oui, moi aussi, depuis longtemps, sans oser jamais l'avouer, j'ai aimé Conrad. Le pauvre enfant privé de mère me semblait bien malheureux. Il était pour moi l' élu; mais nous étions tous deux des enfants. Et quand Théodore est venu, portant sur tous ses traits l'image et le souvenir de la misère, j'ai eu pitié. Mon chant a toujours été pour le plus malheureux. Je l'aimai, j'étais forcée de l'aimer, parce que je voyais comme la trace de clous dans ses mains. Je ne chantais plus que pour lui. Et maintenant, mon chant s'étrangle dans ma gorge, parce que je ne sais... lequel des deux est le plus malheureux.

JACQUES — Dieu merci, Ulrich. Un cœur de mère est plus fort à lui tout seul que tous nos raisonnements. Mais tu peux te rassurer maintenant. Jane a de l'amour pour trois enfants et plus. Elle a su ouvrir la plaie saignante, elle saura la cicatriser, et celle de nos deux fils avec.

ULRICH — Oui, Dieu merci. Maintenant, j'ai confiance. Et c'est comme si mon propre cœur retrouvait ce qui lui manquait depuis longtemps, ce qui aurait empêché tout malheur.

JANE — Et voilà donc ce grand secret de petite fille! Il n'est pas si grand que tu le crois. Mon amour peut encore en recevoir des centaines comme ça qu'il y aurait toujours de la place pour un plus terrible. Tu vois comme

cela fait du bien de parler; tu ne sens même plus le besoin de pleurer. C'est comme si c'était la chose la plus naturelle et la plus facile. Il n'y a plus de secret et l'on peut se regarder les yeux dans les yeux. On y voit clair et tout va s'arranger. Comme tu m'as parlé avec sincérité et courage, à mon tour je vais parler. Je te dirai dans le secret des choses belles et se-reines comme la lumière du jour, des choses déjà dites et qu'il faut redire, parce que l'amour le veut, l'amour, le vrai, celui qui veut du bien à tous, l'amour comme Dieu le veut, comme il l'a mis en germe dans nos cœurs. Mais pour cela il faut aussi que je parle à Théodore. Il doit savoir.

DILECTA — Oh! mère, il est trop tôt, peut-être... puisque je ne sais pas qui...

JANE — Tu sais bien que je trouverai le chemin de son cœur et que je n'éteindrai pas la mèche qui fume encore.

DILECTA — Peut-être... le roseau à demi rompu n'est pas brisé encore. Mais pourra-t-il se redresser? Je crois que mon chant n'ira plus jamais...

JANE — Fontaine, fontaine! Petite fille, il ne faut pas dire ces choses-là.

JACQUES — On est assoiffé plus vite qu'on ne pense. Le soleil et la marche, la fatigue et la peine, la fièvre et le chagrin, tout vous épuise et vous fait désirer la source. Dilecta, quand tu auras du chagrin, c'est alors le moment de chanter. Le cœur voit plus clair, quand la chanson vient d'un rayon dissiper les brumes. A ruminer sa peine, on la sent deux fois. Et je ne veux pas que sous mon toit tu souffres plus que de raison. Ce que Dieu t'a réservé, il faut l'accepter. La croix est chose divine, n'alourdis pas le poids, n'ajoute pas au sentiment du sacrifice le ressentiment du pauvre cœur humain. Montre-nous toujours ton beau et clair visage, et que ton sourire illumine nos vieux jours. Tu as été pour nous, Dilecta, en des jours de détresse, notre raison de vivre et de croire, tu as été le soutien de notre espérance et de notre amour. Et nous l'avons partagé avec toi, sans rien réserver. L'amour et la foi, notre partage, ce fut le tien. Et tu voudrais nous quitter... Ne sois pas ingrate, sans toi, c'est un rayon qui manquera au ciel de notre vie. Si tu t'en vas, je me demanderai toujours avec angoisse si je suis assez pardonné...

DILECTA — C'est bien, père, je resterai. Je vous demande de bien vouloir me garder, comme la brebis qu'on serre bien contre soi, quand le soir approche et que déjà les loups

hurlent dans le bois. Gardez-moi bien! je suis trop faible et forte à la fois. Gardez-moi bien, un sang bouillonne en moi qui me pousse à dévaler la côte, à passer la rivière, ce Doubs torrentueux qui n'arrêterait pas ma faiblesse. Gardez-moi, pour que vous ne soyez pas, vous, les plus malheureux; ce jour-là, il n'y aurait plus de chant dans ma voix, rien qu'un funèbre râle, au pied d'une croix... si je le mérite encore...

ULRICH — Je vais vous laisser. Le travail m'attend et la maison vide, sans sourire, sans rayon, sans chanson. Mais je crois que ce soir, je pourrai regarder en face et recevoir avec calme, dans mon cœur solitaire, la volonté de Dieu.

(Il va sortir quand Théodore apparaît.)

Scène VI.

LES MEMES, plus THEODORE

THEODORE — Bonjour, tout le monde! Que je suis content de me retrouver à la maison dans le calme et la joie. Ah! il fait bon chez nous. Sous le toit des Gerfault règne la paix et la confiance, et l'amitié, n'est-ce pas, Ulrich? Dehors, l'atmosphère est bientôt irrespirable. Un simple arrêt au village vous apprend trop de choses et pas de jolies choses. La guerre, la guerre, on n'entend plus que ça. Il paraît que la République est en danger et qu'elle compte sur nous comme sur ses fils. Eh! bien, s'il n'y a plus que nous pour la sauver, elle risque bien d'y rester, la pauvre République! C'est ce qu'on dit un peu partout, à voix basse, bien sûr. Car il y a des espions. C'est ça le malheur; on ne sait plus si l'on peut avoir confiance. Il y a toujours des gens assez naïfs pour se fier aux paroles d'un Rengguer et lui dénoncer les esprits récalcitrants. Dans certaines familles, il y a brouille; le frère a dénoncé son frère, l'ami son ami. L'un s'engage, l'autre se cache; et les commissaires du département sont à l'affût dans tous les coins. Aussi, fait-il meilleur à la maison, croyez-moi. Mais qu'avez-vous à me regarder ainsi sans rien dire? Les événements sont tragiques, mais il ne faut pas en perdre parole et courage.

ULRICH — C'est que... j'allais partir, Théodore, quand tu es entré. J'ai du travail, je vous laisse. Au revoir et souhaitons bonne chance à tous. (Il sort).

Scène VII.

JACQUES — JANE — DILECTA — THEODORE

THEODORE — Le pauvre homme est toujours triste. Evidemment, il ne peut avoir le cœur à la joie. A-t-il des nouvelles de son fils? J'ai parlé sans prendre garde à lui, tout à l'heure. J'ai peut-être mis Ulrich dans l'inquiétude. Au village, où la chose se sait déjà, on raconte que Conrad s'est engagé.

DILECTA — Non, c'est impossible.

JACQUES — Qu'en sais-tu ?

DILECTA — Vous le connaissez aussi bien que moi.

JACQUES — Dans un accès de colère, on fait parfois des choses...

DILECTA — Même alors, Conrad ne marchera pas avec la République. C'est un Rauracien, et un vrai.

THEODORE — Tiens, une miche de pain à terre. Holà, on jette presque le pain par la fenêtre, chez nous. (Il la ramasse.)

DILECTA — Excusez-moi. Je l'avais laissée tomber quand vous êtes entré... et toutes ces histoires...

THEODORE — Tout de même, pour oublier à terre le pain que Dieu nous donne, il faut croire que tu étais très impressionnée, Dilecta. Ah! quand on a manqué de pain un jour, quand on a eu faim de pain un seul jour, on apprend à l'apprécier, le bon pain de blé. C'est pour moi quelque chose de sacré; si j'osais, je le bénirais, chaque fois que je le touche.

(Dilecta lui a pris des mains la miche et va la remettre dans la huche, quand elle se ravise aux dernières paroles de Théodore, et toute émue revient vers lui en tendant la miche.)

DILECTA — Théodore, veux-tu me faire un grand plaisir?

THEODORE — Bien sûr, ma douce fiancée. Que pourrais-je te refuser qui soit en mon pouvoir ?

DILECTA — Bénis donc ce pain.

THEODORE — Que je bénisse ce pain?... c'est au père de famille à bénir la table.

DILECTA — Toi qui as manqué de pain, bénis ce pain.

THEODORE — Je ne comprends pas où tu veux en venir.

DILECTA — Je désire beaucoup que tu bénisses ce pain.

THEODORE — Soit, de grand cœur, si le père me permet...

(Sur un signe de tête de Jacques, il prend la miche et de la main trace un signe de croix.)

DILECTA — Je voudrais que tu dises quelque chose aussi.

THEODORE — Comme si j'étais le maître céans?

DILECTA — Comme si tu étais le prêtre.

THEODORE — Seigneur, bénissez ce pain, et donnez-en à ceux qui n'en ont pas.

(Dilecta le remercie d'un signe de tête et d'un sourire, puis reprend la miche. En la lui tendant, Théodore ajoute:)

Et bénissez les mains qui l'ont pétri.

JACQUES — Les grands gestes symboliques doivent trouver dans le réel leur entier accomplissement. La croix n'est pas suspendue entre ciel et terre, elle est bien plantée dans le sol. Aux figures sacrées il faut mettre un terme terrestre. Théodore, ton travail n'est pas terminé. La moisson approche, le blé sera beau. Mais la faucille n'est plus en état. Prends le grand couteau, répare le manche de la faucille, et qu'il tienne ferme dans ta main qui bientôt remplacera la mienne. Moi, je vais m'occuper du bétail. Et puisque le pain est assuré, vous, les femmes, préparez les légumes et la bonne soupe. Et ne mettez pas trop d'ail, ça fait pleurer... inutilement.

(Jacques sort d'un côté, Jane et Dilecta de l'autre, Théodore prend le couteau et la faucille, et assis sur un tabouret, se met au travail.)

Scène VIII.

THEODORE — Ça fait pleurer inutilement... Que veut-il dire? Le père est-il triste ou joyeux? Mettre un terme aux figures... la croix bien plantée dans le sol... Dilecta était très émue. Cette histoire de pain... La mère n'a rien dit, elle semblait tout observer très attentivement. Elle seule a l'air de comprendre. Bah! je saurai tout par elle, et peut-être plus tôt que je ne pense. Au travail! et pas de soucis inutiles. Il fait bon chez nous, dans l'accueillante maison de Malnuit. Ah! en voilà une qui est bien plantée dans le sol! Voilà un terme aux figures, et qui tient dans ma main, aussi ferme que le manche de la faucille. Ma belle maison...

Théodore chante:

I.

*Ma belle maison !
Ta voix m'appelle, ardente et pure.
J'ai entendu de loin au fond du val.
Et ton cri me fait mal.
Oui, tu vois, je viens et murmure:*

*Ma belle maison !
Ma belle maison !*

II.

*Ma vieille maison !
Je chanterai, jolie demeure,
Ton toit rustique où volent les pinsons.
Mais qu'as-tu, ma maison?
Ton beau front se voile et tu pleures.*

*Ma vieille maison !
Ma vieille maison !*

III.

*Ma pauvre maison !
J'étais venu, l'âme allégée,
Mais j'ai bien peur en franchissant le seuil.
Ne serais-je plus seul,
Dans le cœur de ma bien-aimée?*

*Ma pauvre maison !
Ma pauvre maison !*

Scène IX

THEODORE — JANE.

(Jane est entrée pendant le dernier couplet, elle reste sur le seuil. Théodore ne la remarque pas.)

THEODORE — Que vais-je chanter là? Dans le cœur de ma bien-aimée... comme s'il y avait de la place pour deux... comme si notre amour n'était pas fort. Dilecta me l'a répété souvent: notre amour est fort parce qu'il est partagé, et c'est Dieu qui assure l'unité... Ne serais-je plus seul?... La chanson dit ça, mais les poètes sont gent folle et pessimiste. Ne serais-je plus seul...

(Il rit faiblement, puis son sourire cesse, parce qu'il aperçoit sa mère qui, mystérieuse, lui fait signe de la tête, comme pour lui dire: «Oui, c'est cela». Il y a un long moment de silence, où Théodore fixe sa mère, essayant de la comprendre sans paroles, et tout à coup, l'on entend le bruit de la faucille tombant à terre.)

FIN DE L'ACTE PREMIER

Acte II

Scène première

DILECTA — (Elle chante, tout en s'occupant au ménage.)

I.

*Pourquoi partir vers le combat,
P'tit soldat?*

*Qui donc va faucher
Le champ que t'as semé?*

*Pauvre enfant !
Pauvre maman!*

*Tes yeux vont pleurer.
Il va partir, ton fiou,
Au service des bleus.*

II.

*Faut-il rester longtemps là-bas,
P'tit soldat ?*

*Te souviendras-tu
De ton amour perdu ?*

*Pauvre enfant !
Pauvre amant !*

*Mon cœur est ému
De l'éternel souci:
L'amour meurt lui aussi.*

Scène II

DILECTA — THEODORE

(Théodore est entré quand résonnait la dernière phrase.)

THEODORE — Après les choses cruelles que j'ai entendues, puis-je encore t'appeler ma douce fiancée?

DILECTA — Et pourquoi m'ôter ce nom, si tu crois que je le mérite encore?

THEODORE — Je suis content de te trouver seule.

DILECTA — On n'est jamais seul, quand le cœur est peuplé de souvenirs.

THEODORE — Je suis content de pouvoir te parler, la première fois depuis la fatale révélation. J'attends la lumière, Dilecta. Je voudrais voir plus clair, et entendre de ta bouche les mots suprêmes. Je t'ai entendue chanter, j'ai compris que ton âme était dans le calme. Moi, je roule dans la tempête, au gré de mon imagination affolée. Veux-tu y ramener la paix?

DILECTA — Le père m'a dit de ne pas arrêter mon chant, surtout si je suis dans la peine.

THEODORE — Et tu es dans la peine?

DILECTA — Et comment ne pas l'être puisque tu l'es aussi ?

THEODORE — Mais tu as changé ta chanson.

DILECTA — C'est une chanson à la mode, pour tous les malheureux qui doivent partir à la guerre.

THEODORE — Pour tous les malheureux?...

DILECTA — Oui, Théodore. Pourquoi me regarder de ce regard sans foi? Si tu n'as pas confiance, comment pourrai-je livrer mon âme, ou comment te délivrer?

THEODORE — Je crois en toi, Dilecta. Je ne demande qu'à croire à jamais. Mais viens en aide à celui qui chancelle. Toi seule peux me mettre en sécurité.

DILECTA — Si tu me suis, je te promets de ne pas marcher dans les ténèbres, car Dieu sera notre lumière. Moi-même j'attends tout de lui, seule, je me sens une brebis égarée.

THEODORE. — Justement, je t'ai suivie.

DILECTA — C'est bien, Théodore.

THEODORE — Je t'ai suivie des yeux.

DILECTA — Je ne comprends pas.

THEODORE — Où allais-tu, cette matinée, par la forêt?

DILECTA — (un peu troublée) Oh! Théodore, tu as osé... je ne veux pas que tu me suives...

THEODORE — A présent, je ne dois plus te suivre ?

DILECTA — Pas sur le sentier de la forêt.

THEODORE — Moi, ton fiancé... car tu es ma fiancée, j'estime que tu mérites encore ma confiance.

DILECTA — Montre-moi que tu m'aimes.

THEODORE — Dis-moi que tu m'aimes.

DILECTA — Le jour n'est pas venu pour moi de parler si ouvertement.

THEODORE — Ainsi, tu me fais un mystère.

DILECTA — Oui, Théodore, c'est un mystère, un grand mystère.

THEODORE — Pourquoi ?

DILECTA — Parce que je l'ai promis.

THEODORE — A qui une fiancée peut-elle faire des promesses, et pour qui peut-elle réserver des mystères ?

DILECTA — A ceux qu'elle juge dignes de porter l'un et l'autre. Si j'ai fait des promesses, Théodore, c'est que seule une promesse pouvait empêcher l'irréparable, et si je te fais mystère, c'est que je te sais capable de me croire sur parole.

THEODORE — Et cette parole, quelle est-elle ?

DILECTA — Que je cherche, moi aussi, la lumière.

Scène III.

DILECTA, THEODORE, JACQUES, JANE

(Jacques et Jane rentrent des champs)

JACQUES — La moisson va être mûre, les enfants. Préparez vos bras, il n'y aura pas de trop de nous quatre pour les belles gerbes que la terre nous prépare.

JANE — Dieu soit béni ! La future récolte nous assure le pain pour l'année. La dernière réserve touche à sa fin, et il faut compter avec les réquisitions militaires que le département rend toujours plus lourdes.

JACQUES — Oui, les nouvelles ne sont pas bonnes. La conscription bat son plein, les commissaires sont à l'affût, ils jaugent toutes les récoltes futures, et les levées en nature doi-

vent compenser la pénurie de soldats. Heureusement, nous sommes à l'écart des grandes routes et nous n'avons pas encore reçu la visite de ces citoyens. Mais je les attends d'un jour à l'autre. Si nous pouvions récolter le grain avant leur inspection... (Pendant ce temps, Jane s'est affairée aux préparatifs du repas, en ce moment, elle ouvre la huche à pain)

JANE — Mais, il y avait deux miches ce matin. Je n'en vois plus qu'une. Dilecta, où est le pain ?

DILECTA — Un pauvre est venu me demander l'aumône.

JANE — Ne refuse rien à un pauvre, c'est la consigne. Mais sois équitable, une miche pour lui et une pour nous quatre, la proportion n'est pas très juste.

THEODORE — Attention, Dilecta, les espions sont partout et ils peuvent revêtir les haillons d'un mendiant.

DILECTA — Celui-là n'en était certainement pas un.

JACQUES — Tu le connais donc ? Et pour s'égarer jusqu'ici...

JANE — Quelque jeune homme qui fuit la conscription sans doute.

JACQUES — Mais si tu le connais nous pouvons aussi savoir son nom, nous nous intéressons à tous ces malheureux.

DILECTA (prise au dépourvu) — Père, pardonnez-moi. Je voudrais me taire et je ne puis. Je suis votre fille et je vous dois soumission. J'espérais pouvoir arranger les choses seule et je ne peux plus dissimuler. Il faut que je vous dise... Oui, vous le connaissez, vous l'aimez, je le connais et je...

JACQUES — Qui donc ?

DILECTA (faiblement, presque malgré elle) — Conrad.

(Mouvement général de stupeur)

JANE — Conrad est encore au pays !

JACQUES (dans un doux reproche) — Tu le savais et tu nous l'as caché, tu l'as caché à son père !

DILECTA — J'ai cru bien faire, il m'avait recommandé de ne pas dévoiler son secret.

THEODORE (à part) — Ils se sont vus !

JANE — Nous étions tous si inquiets! Et tu aurais pu nous rassurer.

DILECTA — Malgré mes encouragements, il se refusait à rentrer à la maison. Connaisant l'intransigeance de son père et se sentant encore trop ulcéré et trop coupable à la fois, il a préféré continuer la vie d'exil qu'il mène, il se ravitaille ici, ou je vais lui porter à manger.

THEODORE (à part) — Ils se voient encore!

JACQUES — Si tu avais refusé de lui venir en aide, crois-tu qu'il n'aurait pas réintégré déjà la demeure paternelle?

DILECTA — Vous êtes-vous posé tant de questions en son temps? Un pauvre s'est présenté et vous l'avez hébergé. Vous n'avez pas eu à vous en repentir. Pouvez-vous me reprocher de faire comme vous, d'avoir pitié d'un sans-logis?

JANE — Non, Dilecta, nous ne te reprochons pas ta charité. Mais si nous avions examiné et résolu le problème ensemble, peut-être aurait-il mieux valu?

DILECTA — Je vous l'ai déjà dit. Le pauvre enfant était sans mère. Malgré toute votre affection, je me sentais une certaine affinité avec lui. J'ai fait pour lui ce que j'aurais voulu qu'on fit pour moi en pareilles circonstances.

THEODORE — Il est donc venu ici te demander la charité? Et tu lui as donné du pain.

DILECTA — Le pain que tu as béni, Théodore.

THEODORE — Le pain que j'ai béni, à ta demande...

DILECTA — En priant Dieu d'en donner à ceux qui n'en ont pas.

THEODORE — Oh, ruse de femme! Pouvais-je savoir...

DILECTA — Il ne fallait pas savoir, Théodore. La main gauche ne doit pas savoir ce que fait la droite. Il faut faire la charité, indistinctement, même à ses ennemis. Et pourtant, il n'est pas ton ennemi.

THEODORE — Peux-tu m'assurer qu'il ne l'est pas, qu'il ne m'a rien pris de ce cœur que je me réserve, qu'il m'a laissé pleine et entière la confiance que nous avions l'un pour l'autre?

DILECTA — Oui, Théodore, je te l'assure. J'ai toujours été sincère envers toi. Mais tu ne

peux pas faire que ce qui existait déjà ne fût pas.

THEODORE — Tu l'aimes donc?

DILECTA — Pas tant que toi!

THEODORE — Dilecta, aie pitié de moi. Tu vois ma faiblesse et tu sais la force de mon amour.

DILECTA — Mets ton cœur au diapason du mien.

Scène IV

LES MEMES, plus ULRICH

(On frappe à la fenêtre et une voix sourde se fait entendre)

ULRICH — Jacques, c'est moi, Ulrich. Viens m'ouvrir par la porte de côté. Il ne faut pas qu'on me voie. (Jacques s'empresse d'aller ouvrir, Ulrich entre, visiblement inquiet et agité) Et maintenant, assure portes et fenêtres. (Jacques et Théodore exécutent la manœuvre, tandis que Jane et Dilecta s'approchent).

JANE — Qu'y a-t-il? Tu nous avais quittés hier soir avec calme et courage.

ULRICH (Quand portes et fenêtres sont closes, menaçant des deux poings vers l'extérieur, avec colère) — Ah! les gredins, ils me le paieront!

JACQUES — As-tu quelque chose de nouveau? Parle, nous pourrions t'aider.

ULRICH — Du nouveau, m'aider? Pauvres gens, devant la force, nous devons tous courber l'échine.

JANE (l'invitant à s'asseoir) — Ne nous laisse pas en suspens, Ulrich. Dis-nous ce qu'il en est, après quoi nous aurons aussi quelque chose à t'apprendre.

ULRICH — Je n'attends plus grande joie après ceci. Le coup est dur et peut-être fatal.

JACQUES — J'ai dit ça aussi, autrefois, tu m'as aidé. Mais que se passe-t-il?

ULRICH — Les temps que nous vivons sont bien tristes. Faut-il vous rappeler combien la République, pour soutenir ses guerres, a besoin de soldats? Elle a cru que les Rauraciens, lassés de l'ancien régime, s'enrôleraient avec ardeur et en nombre pour servir. Usant d'abord de persuasion, elle avait chargé le département de former un bataillon de volontaires. Mais la France n'est pas la patrie des Raura-

CHANSON DE TOILE

Andantino

F. CITHERLET

Refrain

Fi - le, fi - le, la bel - le -

Si tes doigts sont las La dentel - le se - ra moins bel - le.

1 Le rouet - tourne en chantant Chantant la ronde in - fi - ni - e
2 Bien - tôt se - ra le grand jour Oeuvrer est cho - se fa - ci - le

Mieux vaut que tour - ne la vi - e Que s'ar - rê - ter un mo - ment.
Amour est cho - se fra gi - le Me tient qu'à un fil, l'a - mour.

D. C.

MA BELLE MAISON

F. CITHERLET

sentito

1: Ma belle mai-son, Ta voix m'ap-
2: Ma vieille mai-son, Je chan-te-
3: Ma pauvre maison, J'étais ve-

Accomp. ad libitum 3 Vx. de femmes (bouche fermée)

Piano

The first system of the musical score consists of four staves. The top staff is the vocal line, starting in 6/8 time and changing to 3/4 time. It features three melodic lines corresponding to the lyrics. The second staff is the piano accompaniment, also in 6/8 and 3/4 time, with a 'Piano' dynamic marking. The third and fourth staves are the piano accompaniment for the three voices, with various chords and melodic fragments.

pel - le ardente et pu - re J'ai en - ten du de loin au fond du val Et ton
rai - jo - lie de - meure Ton toit rus - tique où volent les pin - sons Mais quas
nu - l'âme al - lé - gè - e Mais j'ai bien peur en franchissant le seuil. Ne se -

The second system of the musical score continues the vocal and piano parts. It consists of four staves. The top staff is the vocal line, continuing the three melodic lines. The second staff is the piano accompaniment. The third and fourth staves are the piano accompaniment for the three voices. The lyrics are written below the vocal line.

cri me fait mal - Oui, tu vois, je viens, et mur-
 tu, ma mai-son? - Ton beau front se voile, et tu
 rais - je plus seul - Dans le coeur de ma bien ai-

The first system of the musical score consists of four measures. The vocal line is written in a treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a 6/8 time signature. The lyrics are: "cri me fait mal - Oui, tu vois, je viens, et mur- tu, ma mai-son? - Ton beau front se voile, et tu rais - je plus seul - Dans le coeur de ma bien ai-". The piano accompaniment is written in a grand staff (treble and bass clefs) with the same key signature and time signature. It features a melodic line in the right hand and a bass line in the left hand, with various chords and intervals.

mu - re : Ma bel - le mai - son ! Ma bel - le mai - son !
 pleu - res, Ma vieil - le mai - son ! Ma vieil - le mai - son !
 mè - e , Ma pauvre mai - son ! Ma pauvre mai - son !

The second system of the musical score consists of five measures. The vocal line is written in a treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a 6/8 time signature. The lyrics are: "mu - re : Ma bel - le mai - son ! Ma bel - le mai - son ! pleu - res, Ma vieil - le mai - son ! Ma vieil - le mai - son ! mè - e , Ma pauvre mai - son ! Ma pauvre mai - son !". The piano accompaniment is written in a grand staff (treble and bass clefs) with the same key signature and time signature. It features a melodic line in the right hand and a bass line in the left hand, with various chords and intervals.

Adagio

LA ROMANCE DU CONSCRIT

F. CITHERLET

1. Pour-quoi par-tir vers le combat, P'tit sol-
2. Res-te - ras-tu long-temps là-bas, " "

dat? Qui donc va fau-cher Le champ que t'es-sé-mé? Pauvre en-fant!
" Te sou-viendras-tu De ton amour per-du? " " "

Pau-vre ma-man! Tes yeux-vont pleu-rer Il va partir, ton fiou, Au ser-
Pauvre a-mant! Mon coeur est é-mu De l'éternel sou-ci l'a-

I.
vi-ce des bleus
2. Res-mour maurl' lui aussi.

ciens, et pour eux, n'étant pas soutenus par l'amour de la patrie, marcher aux armées, c'est marcher au supplice. Aussi, personne ne s'est-il présenté. On recourt alors à la contrainte et à la force pour susciter des volontaires. Avec de belles promesses d'avenir, les commissaires ont pu réunir les premiers éléments du bataillon.

JACQUES — Oui, des gens qui avaient tout à gagner à se mettre à la charge de l'Etat où ambitionnaient quelque grade.

THEODORE — Ajoutez les repris de justice, élargis de la forteresse de Vieux-Brissach, et fiers de se promener en habits de gardes nationaux et décorés d'épaulettes.

ULRICH — Le bataillon devait avoir un effectif de mille hommes pour être incorporé. Ils n'ont réuni que le cinquième, dans notre district, il manque 455 hommes sur 555. Aussi ont-ils commencé la chasse aux conscrits.

JANE — Une battue lamentable, on le sait. Ils ont poursuivi les jeunes gens jusqu'au fond de leurs bois, jusqu'aux sommets de leurs montagnes. On dit qu'un grand nombre a pu se réfugier à temps de l'autre côté de la frontière, pour ne pas être enrôlés.

ULRICH — Jusqu'ici, nous avons été un peu épargnés. Un peu partout les commissaires nommés successivement se sont récusés devant l'impopularité de la tâche. Des officiers municipaux donnent des feuilles d'exemption pour toutes sortes de maladies imaginaires. Des communes, fermes et rusées, comme celle de Muriaux, par exemple, ont déclaré qu'elles ne pouvaient dresser des listes de conscription avant qu'on eût fait le dénombrement exact de tout le département. Mais au Comité de Salut Public on se fâche, on passe des menaces à la violence: ordre est donné d'arrêter les maires et les officiers municipaux qui ne se seraient pas conformés à la loi du recrutement. Et devant la désertion des conscrits, le procureur-syndic Rengguer s'en est pris aux parents, il a déjà fait arrêter vingt-huit otages.

THEODORE — Les misérables! Ils vont jusque là...

ULRICH — Et plus loin encore. La révolte ouverte organisée par les réfractaires dans la vallée de Delémont, sur les contreforts de la montagne de Moutier, s'est terminée par un échec total. Et son chef, Georges Roll, de Courfaivre, a payé de sa tête. Il vient d'être guillotiné sur la grand'place de Delémont.

DILECTA — Mon Dieu, et c'est là le sort qui attend tous les réfractaires, s'ils sont pris?

ULRICH — Oui, et malgré cela, parmi les conscrits qu'ils ont réussi à diriger sur Besançon, tout le long de la route, les désertions se multiplient. Le capitaine du bataillon a informé le district qu'il n'avait plus sous ses ordres que ce que l'on confie à un caporal. Devant ces faits, le Comité organise la levée d'une colonne patriotique sur de nouvelles bases. Chaque commune a reçu une liste imprimée des jeunes gens aptes au service, avec injonction de traiter en déserteurs ceux qui ne se rendraient pas dans les trois jours au lieu de rassemblement. En même temps, un arrêté du Directoire ordonne de se saisir des pères et mères des absents et de les conduire en prison.

JACQUES — Je commence à comprendre ton angoisse.

ULRICH — Ce n'est pas tout. Ceux qu'on ne saisisrait pas doivent nourrir, loger et soigner chacun deux garnisaires. Et s'il faut cinquante mille garnisaires pour organiser la colonne, ils les emploieront. De plus, ils réclament d'un coup cent mille quintaux de foin, quatre-vingt-cinq mille sacs d'avoine, huit mille quintaux de paille, quatre cents voitures avec leur attelage, treize mille vestes, chemises, bottes et manteaux, à fournir dans les six jours, faute de quoi...

JACQUES — A la violence et à l'injustice ils joignent l'imbécillité administrative. Ils ne se rendent même pas compte que ces chiffres dépassent la production annuelle de tout le département, que le charroi des denrées réquisitionnées exigerait de la part des bêtes de trait un travail continu de plusieurs mois.

JANE — Il ne faut pas demander de l'intelligence aux agents de l'injustice, dès qu'ils sont injustes, ils violent la raison. Et quand le pays sera réduit à la famine, vont-ils nous envoyer du pain?

JACQUES — Ce sera leur dernier souci. On veut nous affamer, il faudra ruser.

ULRICH — Trop tard, Jacques, trop tard. Des commissaires intraitables et étrangers au pays sont déjà dans la région. J'ai eu leur visite ce matin même. Demain, peut-être, ils seront à Malnuit.

THEODORE — Et que sont-ils venus faire chez toi?

ULRICH — Ils venaient chercher Conrad, porté sur la liste des conscrits. Ils ont perquisitionné partout, sans le trouver, bien sûr. Ils m'ont accusé de l'avoir fait émigrer. J'en ai pas osé leur dire la vérité, d'ailleurs, à quoi bon? ils ne m'auraient pas cru. Ah! me voilà bien puni. J'ai chassé mon fils dans la colère, il m'est enlevé doublement. Comme le bon Dieu vous prend au mot parfois...

JANE — Pauvre Ulrich! Ne perds pas tout espoir cependant, nous avons...

JACQUES — Mon ami, achève ton récit. Après, nous ferons le nôtre.

ULRICH — N'ayant pas trouvé mon fils, ils se sont dédommagés sur mes biens, ils ont emporté la moitié de mon bétail et de mon fourrage. Je n'avais que le strict nécessaire: c'est la misère et la ruine.

JACQUES — Non, Ulrich, nous nous unirons.

JANE — Et nous serons plus forts.

DILECTA — Et Dieu sera avec nous.

ULRICH — Merci, braves gens. Vous me prenez en pitié, mais j'ai mérité mon malheur. Puisque je n'ai plus d'enfant, à quoi bon la terre, à quoi bon le patrimoine? A quoi bon moi-même?

DILECTA — Il ne faut pas chercher à connaître nos mérites et démérites, il faut se confier à la Providence. L'important est d'accepter la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit.

ULRICH — Oui, tu as raison, Dilecta. Je crois d'ailleurs que mon épreuve sera de courte durée. Je ne pourrai pas survivre longtemps à mon malheur. Dieu me frappe, il m'appelle. Je vais répondre présent et lui faire remise des talents qu'il m'a confiés. Qu'il ait seulement pitié de moi.

JACQUES — Je t'ai connu plus fort, Ulrich.

ULRICH — Je suis un père frappé. Dieu, la guerre, mon fils, tout s'est ligué, tout s'est déchaîné: les ayants droit et les oppresseurs, les juges et les bourreaux. N'ayant pour ma défense que ma faiblesse de père, il ne me reste qu'à tomber. Mais je tombe sans revoir mon fils, suprême épreuve, il ne saura même pas que je lui ai pardonné et que je lui tends les bras.

DILECTA — Il le saura, Ulrich, aujourd'hui même.

ULRICH — Ne radote pas, petite fille. Et n'essaie pas de me consoler par des paroles vides de sens.

JACQUES — Non pas vides, Ulrich. Elle dit vrai.

ULRICH — Que voulez-vous insinuer?

JACQUES — Qu'il faut avoir confiance, car ton fils est vivant.

ULRICH — Mon fils?... Comment le savez-vous? Où est-il? Qui l'a vu? Mais parlez donc!

JACQUES — Oui, il est bien vivant, il mange le même pain que nous, bien qu'il ne s'assoie pas à la même table.

ULRICH — Et vous me l'avez caché?

JANE — Nous venons de l'apprendre à l'instant.

ULRICH — Mais alors... c'est quelqu'un de vous...

DILECTA — Oui, c'est moi, Ulrich. Mais calmez-vous et jugez-moi sur mes intentions. Je suis la seule à connaître le refuge où il se cache. Depuis hier seulement, il est venu jusqu'ici à la dérobée demander du pain. Il s'est confié à moi, n'ayant plus de mère et n'osant pas affronter vos regards. Je lui ai fait la promesse de ne pas le trahir. Il est entre mes mains, comme un petit oiseau tombé et apeuré, qu'on ne veut pas laisser s'envoler, parce qu'on a peur de sa faiblesse. Je le tiens et il s'apaise. Aurais-je dû écarter les mains trop tôt, pour qu'il se blesse?

Dans l'état de surexcitation où je l'ai vu, il était capable de folies. Je ne voulais pas qu'il se fasse mal, je l'ai gardé, nourri. Ai-je mal fait? Je ne savais pas que les événements allaient se précipiter de la sorte. Maintenant, il faut faire quelque chose, il faut que je le voie, qu'il sache tout, et la liste de conscription et la saisie de vos biens, et surtout que vous l'attendez les bras ouverts, s'il est encore possible de vous voir.

ULRICH — Vous me voyez tout tremblant de tant de choses. Dilecta, ange gardien de mon fils, Dilecta, la joie de cette maison et de la mienne... Que le comité de Salut Public prenne tous mes biens, s'il le veut. Mais mon fils est vivant, il ne s'est pas engagé, il ne servira pas l'opresseur! Dieu soit loué! Je voudrais seulement pouvoir l'embrasser une dernière fois. Dilecta, je vais avec toi. Il faut qu'il sache que c'est bien vrai, que je l'aime et que je veux l'embrasser.

DILECTA — Non, Ulrich, c'est impossible. Je manquerais à ma parole, pour la première fois de ma vie. Et vous ne savez pas dans quels sentiments il est actuellement. Il faut qu'il s'apaise, tout entier, cœur et âme, orgueil et violence doivent tomber pour faire place à l'amour. L'amour n'entre que dans les cœurs contrits et humiliés.

ULRICH — Mais, je suis son père.

DILECTA — Voulez-vous que votre première rencontre soit attristée d'un soubresaut d'homme blessé? S'il vous voyait tout à coup devant lui, que ferait-il? Il est comme une bête traquée, à l'affût, craignant tout, prêt à tout, et il est armé. Il se croirait trahi.

ULRICH — Je lui crierai de bien loin que c'est moi, et que je lui pardonne.

JACQUES — Je crois que ce serait le meilleur moyen d'alerter les commissaires et les espions qui rôdent partout. Mon ami, laisse faire Dilecta. L'enfant de l'amour ne peut pas nous décevoir.

ULRICH — Eh bien! soit, et que Dieu te bénisse, mon enfant.

DILECTA — Merci. Tous ici attendez mon retour et nous aviserons ensuite.

Scène V.

LES MEMES.

(Jane s'est levée, sans mot dire, est allée prendre un grand châle, l'a posé sur les épaules de Dilecta, et de la main a tracé un signe de croix sur son front. Dilecta, avant de sortir, regarde longuement Théodore plongé dans ses réflexions. Puis, lentement, mais franchement, elle va à lui et face à face.)

DILECTA — Théodore, avant ma mission, je viens à toi, non pas encore comme à mon maître et seigneur, mais comme à celui en qui j'ai foi et qui peut m'aider. Parle-moi sans feinte, en toute loyauté. Regrettes-tu d'avoir béni ce pain?

THEODORE — Non, Dilecta. Moi aussi je demande à Dieu mon pain de chaque jour.

DILECTA — Serais-tu capable de livrer Conrad?

THEODORE — Je lui demande aussi de ne pas me laisser succomber à la tentation.

DILECTA — Tout est bien ainsi. (Elle sort et Jacques referme la porte derrière elle.)

Scène VI

LES MEMES moins DILECTA.

(Jane se retire un peu à l'écart, tire son chapelet et en silence, égrène ses Pater. Les trois hommes se rapprochent.)

THEODORE — Et maintenant parlons entre hommes, voulez-vous? Je raisonne froidement mais sans haine. Ulrich, j'ai la plus grande compassion pour toi et ton fils. Je le déclare franchement avant toute autre chose. Tous ici souhaitent qu'il puisse revenir et vivre heureux avec toi.

ULRICH — Personne ne met en doute ses sentiments, moi le premier, qui ai frappé à votre porte.

THEODORE — Conrad pourra-t-il revenir? Présentement, c'est impossible. Il sera réfractaire. Vous préférez cela. Vous savez ce que cela veut dire: les garnisaires de Rengguer viendront faire la saisie des biens. Ulrich sera emmené comme otage.

ULRICH — Ils ne me tiennent pas encore!

THEODORE — Que tu leur échappes ou non, ce qu'il leur faut, c'est des soldats. Ils dresseront d'autres listes. Mon nom y sera, en premier lieu. Voulez-vous que je m'engage?

JACQUES — Tu es libre, mais ce serait ma honte et la première peine que tu nous causerais, à ta mère et à moi.

THEODORE — C'est aussi mon avis. Je serai donc réfractaire comme les autres. La fuite, l'exil, la vie de misère, vingt ans je l'ai menée, cette vie-là... et il faudra recommencer.

ULRICH — Pauvre enfant! L'injustice s'y connaît à accumuler victime sur victime. Quand on a conscience de mériter sa peine, le fouet du châtement paraît moins cruel. Mais l'innocent, lui, souffre plus que les autres.

THEODORE — A peine ai-je connu la douleur du foyer.

JACQUES — Nous irions te perdre une seconde fois.

THEODORE — Après tout, peu importe mon sort, je suis jeune et vaillant. Je serai réfractaire et fugitif. Mais vous, les parents, qu'allez-vous devenir?

JACQUES — Dieu ne nous a jamais manqué.

THEODORE — Et le drame va se poursuivre. De loin, j'imaginerai les scènes douloureuses: l'arrivée des garnisaires, les vexations de toutes sortes, la confiscation des biens, l'emprisonnement des parents, Dilecta laissée seule, peut-être emmenée aussi comme ôtage... et moi, la rage au cœur, je ne pourrai rien pour vous, je n'aurai même pas l'espoir de vous retrouver un jour... (Un moment de silence) Est-ce cela que vous voulez? Il faut voir les choses en face, les jauger, les peser. On n'affronte pas l'adversaire sans calcul, à la téméraire. Pour se mesurer avec lui, il faut en connaître la force, doser ses propres ressources, ne pas se laisser surprendre. Il y a des malheurs qu'on peut éviter. Dieu ne nous commande pas de nous jeter dans la gueule du loup. Si on peut éviter ses crocs, cela vaut mieux que de lui jeter des innocents en pâture. Si le loup se contente d'une victime, pourquoi ajouter encore à sa pitance? (Nouveau moment de silence) Alors, ne vaudrait-il pas mieux... qu'un seul se dévoue pour tous... celui que le sort a désigné... Ne vaudrait-il pas mieux que Conrad réponde à l'appel, qu'il s'engage?

(Les deux hommes le regardent fixement)

JACQUES — Il est seul libre de sa décision. Personne n'a le droit de faire pression sur lui. Ulrich lui-même, malgré tous les droits que lui donne l'autorité paternelle, n'aura pas la hardiesse de le pousser à se livrer.

THEODORE — Il ne s'agit pas de violence, mais de persuasion.

JACQUES — Qui se laissera jamais persuader? Toute raison porte à faux en des choses comme celles-ci. C'est le cœur qui sent et qui juge, c'est lui qui commande. Il a ses raisons qu'on ne peut impunément braver.

THEODORE — Ainsi, nous paierons tous. Et le tribut sera lourd. Le domaine ancestral lui-même n'y résistera pas.

JACQUES — Que faut-il préférer, les biens ou les personnes? Pour ma part, je préfère tout perdre plutôt que de voir mon fils servir dans les rangs de la République. Et toi, Ulrich, que penses-tu?

ULRICH — En ce moment-ci, peut-être Dilecta a rencontré mon fils. J'assiste impuissant au combat qui se livre. Ici et là, c'est le même problème, dans toute son angoisse. Je me garderai bien d'y toucher. Nous n'avons plus qu'une chose à faire, même nous les hommes. A quoi bon se débattre et vouloir raisonner et se casser la tête? Dieu seul peut nous aider. Jane nous a devancés dans la prière. Je suis sûr qu'elle y voit plus clair et plus juste.

JACQUES — C'est vrai. Femme, que distu?

JANE — Je n'ai dit qu'un Pater et je ne peux pas recommencer. Je ne peux pas détacher mon esprit des dernières paroles, et je redis toujours la même chose: Délivrez-nous du mal...délivrez-nous du mal...

TOUS — Délivrez-nous du mal...

FIN DE L'ACTE II

Acte III

Scène première

THEODORE, DILECTA

THEODORE — Ainsi, tu m'as tout dit, et c'est là toute la vérité?

DILECTA — Je l'affirme sur notre commun amour.

THEODORE — Et rien désormais ne m'est plus caché? Je vois clair, il n'y a pas d'ombre entre nous, et je puis agir en toute liberté de cœur et d'esprit et personne ne fait tort à l'un ni à l'autre?

DILECTA — Personne. Il n'y a jamais eu entre nous, qu'un malentendu pitoyable. Parce qu'on a laissé la jalousie et la haine s'infiltrer dans le cœur, elle y a semé l'ivraie, et le poison est monté du cœur jusqu'à la tête, plus vite que le chiendent sur la prairie. Et la tête a voulu raisonner, et c'est ainsi que l'on fait des folies, parce que la racine est vénéneuse et que l'on ne peut rien tirer de bon d'une source ténébreuse. Il faut purifier la source, Théodore. Il faut aimer son prochain d'un cœur pur. S'il y a le trouble au fond de nous-mêmes, Dieu n'est pas là. Le Seigneur n'est pas dans le trouble. Si la racine est vénéneuse, la tige et la fleur seront peut-être belles, mais elles resteront vénéneuses. Et le poison est d'autant plus affreux qu'il se cache sous des couleurs vermeilles. Pauvre corolle qui doit porter un tel fardeau! Si elle le pouvait, elle pleurerait de honte et de chagrin. Mais l'orgueil est là qui la dessèche et lui fait dresser la tête, et la baie resplendit avec un œil méchant. Pauvre tête aussi qui doit porter tout le poids d'un cœur lourd, elle a beau raisonner, elle s'égare, parce que la source de ses pensées vient du malin. Elle a beau se croire en ordre avec la loi, la logique et la nature, Dieu n'est pas au fond de tout cela. Pauvre tête orgueilleuse qui ne veut pas pleurer, parce qu'elle est fière de sa corolle, parce qu'elle est fière de savoir raisonner, elle est fière d'avoir raison et de surpasser les autres dans l'éclat d'une intelligence irréprochable.

Ah! Théodore, laisse donc là ta raison. Viens au fond de toi-même. Chasse le doute et l'incertitude et toute angoisse. Alors seulement l'amour naîtra, le vrai, celui que j'attends et qui seul peut nous rendre heureux... Il ne faut pas raisonner, Théodore. Il faut croire, il faut croire avec ton cœur et penser avec le cœur des autres.

THEODORE — (au fur et à mesure qu'elle parlait, il se faisait plus humble, et maintenant, tête baissée, dans un faible soupir) Pardon, Dilecta. Tu es bonne pour moi mauvais.

DILECTA — Qui peut se vanter d'être bon, de l'être assez, d'avoir rempli le devoir avec amour, d'être en règle et d'être quitte avec Dieu et ses frères? Il ne faut pas de bornes, il faut aller jusqu'au bout, toujours, et recommencer sans fin ni limites, car l'amour n'en a pas.

THEODORE — Merci, Dilecta. Je veux garder tes paroles au fond de mon cœur, elles y ont mis le calme et la béatitude. Maintenant, le Seigneur peut venir.

DILECTA — Avec sa croix?

THEODORE — Avec sa croix et avec sa grâce.

DILECTA — Théodore, mon fiancé, je peux désormais te donner ce nom, accepter en toute certitude ton amour entier. Nous serons l'un à l'autre quand il plaira à Dieu de nous unir. Tu as assez souffert pour mériter mon chant de chaque jour. J'ai assisté au combat, presque à l'agonie de deux cœurs. Tu fus de beaucoup le plus malheureux, parce que tu manquas d'un grand amour en des heures précises où il en fallait beaucoup.

J'ai parlé de tout cela à Conrad, il a compris tout de suite mon langage. Il n'a de rancune contre personne. Il n'y a pas de haine en lui. Même dans sa révolte il n'y avait pas de haine, simplement l'infinie tristesse de sentir que le bonheur n'avait pas frappé à sa porte. Il a compris maintenant, il est résigné, il prend courageusement sur lui le poids de ses torts et de son devoir. Il va venir cette nuit deman-

der la bénédiction de son père, il fera son baluchon et prendra le chemin de l'exil, pour échapper à la conscription. Demain matin, il faut qu'il soit arrivé en Erguel. Il ira grossir le rang des émigrés, jusqu'au jour où la liberté lui sera de nouveau sur le pays.

THEODORE — Pauvre Conrad! Que Dieu lui vienne en aide. Sans doute l'heure sonnera pour moi aussi. D'ici peu je devrai le rejoindre.

DILECTA — N'aie pas peur. Notre amour sera fort. Ils prendront tous nos biens, mais ils ne prendront pas notre amour. S'ils ne laissent que des ruines, il y en aura suffisamment pour abriter notre bonheur.

Scène II

THEODORE, DILECTA, JANE

JANE — Alors, mes enfants. Vous êtes contents l'un de l'autre?

THEODORE — Oui, mère. Comme on peut se faire illusion quand on n'a pas assez de bonté!

DILECTA — Théodore est prêt à regarder l'avenir avec sérénité.

JANE — Dilecta, tu as su réconcilier tout le monde, tu as trouvé les mots qu'il fallait pour toucher les cœurs. Merci, mon enfant. Quelle joie de te conserver parmi nous et de te donner ce doux nom de fille. Ulrich lui aussi est reparti avec courage. Il attend le retour de son fils avec impatience. Malgré sa pauvreté, il veut lui faire fête et tuer son plus bel agneau en son honneur. Mais hélas! ce sera un repas d'adieu. Conrad doit s'exiler cette nuit même.

THEODORE — Il le faut, la loi est dure pour tous et je sens que ce sera bientôt mon tour.

DILECTA — Il faut avoir confiance, Théodore. Les beaux jours reviendront. Quelle joie alors de se retrouver et de se donner l'un à l'autre. Et puis, il y aura peut-être un moyen de déjouer le sort et de passer entre les mailles des filets de Rengguer. Je crois savoir que la conscription ne regarde...

THEODORE — ...que les jeunes gens célibataires. Alors...

DILECTA — Il faut penser à nos épousailles, Théodore.

THEODORE — Nos épousailles... maintenant. Oh! Dilecta! ce mot résonne en moi comme un carillon de fête, de délivrance. Serait-il possible de l'entendre, de pouvoir dire oui, et de savourer ce bonheur sans se soucier des loups recruteurs? Mais en aurons-nous le temps?

JANE — Je bénis d'avance votre projet. Nous allons immédiatement faire le nécessaire. Je veux en parler au père. Il faut agir vite, pour ne pas se laisser devancer par les événements.

Scène III

LES MEMES, plus JACQUES suivi de
UN COMMISSAIRE et UN GREFFIER

(Sur le pas de la porte entr'ouverte, on entend discuter)

JACQUES — Je vous dis que c'est là tout ce que je sais. Je ne puis vous en apprendre davantage.

COMMISSAIRE. — C'est bon, c'est bon. Nous verrons. Passez devant et faites réunir toute la famille. (Criant au dehors) Et vous, soldats, gardez toutes les issues. Vous entrerez si on vous appelle. Greffier, prends place à la table et inscris leurs dépositions.

THEODORE — Qu'est-ce que c'est que ces intrus?

JACQUES — (bas) Ils viennent perquisitionner et enquêter au sujet de Conrad. Il faut jouer serré. Et surtout pas de violence.

COMMISSAIRE — Eh là! citoyens, pas de conciliabules! Est-ce là toute la famille?

JACQUES — Oui. Tout le monde est là.

COMMISSAIRE — Et les domestiques?

JACQUES — Il n'y en a point. Dieu merci, nous sommes encore capables de travailler pour nourrir notre patrie.

COMMISSAIRE — Nous retenons déjà ton offre généreuse. Note, greffier, qu'ils se reconnaissent en état de travailler et prêts à secourir la patrie. Ce sont vos deux enfants?

JACQUES — Oui, c'est-à-dire cette jeune fille est une orpheline, Dilecta Raguèze, que nous avons recueillie et regardons comme notre enfant. Elle est fiancée à mon fils Théodore que voilà.

JANE — Ils vont se marier dans quelques jours.

COMMISSAIRE — (au greffier) A noter qu'ils ne sont pas encore mariés.

THEODORE — Mais ce sera tantôt fait.

COMMISSAIRE — Quel sans-gêne de parler de noces et de plaisirs, quand la patrie est en danger et réclame des soldats? Tes semblables se font un honneur de s'engager et de verser leur sang, et toi tu penses aux jolies filles?

THEODORE — De longues années de misère loin de ma famille ont éprouvé ma santé. Je ne pourrai pas résister au port des armes et à la marche. Et il faut aussi des bras pour travailler la terre.

COMMISSAIRE — Première contradiction avec les paroles du père. Mais là n'est pas la question pour le moment. Citoyens, c'est la Patrie qui vient vers vous aujourd'hui en mère et en amie. La Patrie qui vous a délivrés de vos oppresseurs, qui a jeté bas l'idole vermoulue de la féodalité, qui vous a donné cette liberté chérie après laquelle vous soupirez tant! Aujourd'hui, elle attend de vous un témoignage de piété filiale, de sincérité et de loyauté. Êtes-vous prêts à répondre à son appel, ou comme des serpents perfides, cherchez-vous à vous faufiler dans les dédales du mensonge?

JACQUES — Dans la mesure de nos moyens, nous tâcherons de ne pas faillir à nos devoirs sacrés.

COMMISSAIRE — Des trames scélérates s'ourdissent dans ce département gangrené de la plus infecte aristocratie. Nous savons, à n'en pas douter, qu'il y a des projets affreux contre les Français. La révolte de Georges Roll en est une preuve, il a payé de sa tête sa trahison. Des espèces de Vêpres Siciliennes pourraient peut-être se renouveler. Nous craignons que l'air pestiféré n'infecte le pauvre peuple ignorant et crédule.

THEODORE — Nous vivons tranquillement, bien à l'écart des routes et des villages. Et nous ne savons rien de ce genre.

COMMISSAIRE — Voire, citoyen. Ne me trouble pas et laisse-moi continuer. Tous les ressorts de la perfidie la plus caractérisée, tout ce que le génie malfaisant, sans cesse agité, des ennemis de la liberté et de la gloire du peuple français ont pu enfanter dans sa corruption et son iniquité, ont été mis en jeu simultanément pour soustraire la jeunesse à l'honneur de partager les lauriers avec leurs concitoyens. Les races futures en seront saisies d'effroi et d'indignation.

DILECTA — Il y aura donc encore des races futures? Merci, commissaire, de cette assurance. Nous ferons notre devoir.

COMMISSAIRE — Chaque chose en son temps, la fille. Tu te montres trop pressée. Pour l'instant, nous avons des soucis urgents. Je disais donc: Nous flétrissons ces lâches qui, au mépris de l'honneur et au risque de perdre de nouveau l'inestimable bienfait de la liberté chérie, refusent de se joindre aux intrépides défenseurs qui forment aux frontières des remparts impénétrables aux satellites des tyrans coalisés. Parmi ces lâches qui se récudent, vous en connaissez un: j'ai nommé Conrad Frantz, fils d'Ulrich. Souvenez-vous qu'en cas d'imposture, vous répondrez de vos biens, de votre liberté et de vos personnes. Vous, dame Gerfault, que savez-vous de ce citoyen?

JANE — Il est vrai qu'en tant que voisin, nous le voyions assez souvent. Mais voilà trois jours qu'il a quitté la maison, sans avertir personne. Et ceci n'a rien à voir avec la conscription, puisque les choses se sont passées avant son appel. De plus, nous pouvons affirmer qu'une mésentente avec son père est seule à l'origine de sa fuite.

COMMISSAIRE — Evidemment, la leçon est bien apprise. Ton mari nous a déjà seriné ces balivernes. Crois-tu donc que nous sommes dupes de ces manigances?

JANE — Je vous affirme que c'est la vérité, telle que je la connais. Je ne puis vous en apprendre davantage.

COMMISSAIRE — Nous trouverons bien le moyen de vous faire parler, quand vos mensonges auront mis un terme à notre patience. A toi, citoyen Théodore. Tu connais les arrêtés du Comité du Salut Public. Tu n'es pas sans deviner que, à défaut du citoyen Conrad, c'est toi qui seras mis sur la liste. Naturellement, ce serait pour toi un grand honneur. Mais tu dé-

sires tant te marier, pourquoi mettre toi-même un obstacle à tes vœux? Allons, réfléchis et dis-nous ce que tu sais.

THEODORE — Si les choses sont comme vous dites, vous devez comprendre que je le cherche autant que vous. Mais depuis qu'il est parti, j'ignore tout de sa retraite.

COMMISSAIRE — Tu parles comme un insensé. Sais-tu bien ce que tu risques?

THEODORE — Pour vous prouver que je ne mens pas, je puis encore vous révéler une chose. Celui que vous cherchez est mon rival. Voici Dilecta, ma fiancée, Conrad aspirait aussi à sa main. Pourquoi essaierais-je de le sauver?

COMMISSAIRE — Singulier, ton histoire. Tu ne manques pas d'esprit. Mais nous aurons l'occasion de vérifier tes dires. Naturellement, le père de Conrad ne sera pas au courant de cette situation?

THEODORE — Son père et tous ici peuvent en témoigner. C'est précisément une des causes de la mésentente entre père et fils.

COMMISSAIRE — Intelligent comme tu tu l'es, tu devrais réfléchir davantage aux conséquences de tes paroles. Passons à la fille. Alors, la belle, on fait la cour à deux garçons? Lequel aimes-tu le mieux?

DILECTA — Je ne devrais pas répondre à une injure, mais puisque vous représentez dignement l'autorité et que vous paraissez estimer la vérité, je vous la dis: Théodore est mon fiancé, notre mariage est prochain. Quel intérêt aurais-je à cacher l'autre? Répondez, puisque vous êtes si perspicace.

COMMISSAIRE — Tu le prends de haut, citoyenne. Evidemment, tu es une étrangère dans la maison. Et peu t'importe si les patrons vont sous les verrous et si les biens sont saisis. Tu y vois peut-être même un avantage personnel?

DILECTA — Vous me faites encore une plus grande injure. Je me suis toujours considérée et comportée comme leur fille. Et eux m'ont aimée comme telle. Sachez que dans le pays, si vous, vous y voyez des perfidies, il y a de plus nobles sentiments dans le cœur des habitants. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

COMMISSAIRE — Ma parole! Voilà une citoyenne comme il en faudrait pour enflammer le courage des soldats à la veille d'une bataille.

le. Mes respects, citoyenne Raguèze. (S'adressant à tous) Eh bien, puisqu'il y a tant de nobles sentiments cachés parmi vous, que pensez-vous de la Proclamation qui a été affichée dans toutes les communes par ordre de Rengguer?

JACQUES — Quelle proclamation? On vous a dit que nous ne sortions pas d'ici, même pas le dimanche pour aller à l'église, puisque vous avez chassé nos prêtres.

COMMISSAIRE — Il est donc de mon devoir de vous en donner connaissance. J'espère qu'elle réveillera vos sentiments patriotiques. Mais je vous avertis que c'est le dernier recours à la persuasion et à la douceur. (Il tire un papier et lit pompeusement):

«Pères de famille, bénissez vos enfants appelés par la mère. Que vos éloges les enflamment. L'estime des vieillards plaît au courage et leur renommée luira bientôt sur nos cheveux blancs. Mères, épouses, ne retenez point leurs pas généreux. Précipitez-les vers la gloire. Qu'ils s'empres- sent de recueillir leur part légitime de cet héritage de tous les Français. Les vrais citoyens ne sont heureux que de la jouissance commune, bien différente de ces corbeaux qui ne font que croasser lugubrement dans le limon impur du marais de la servitude. Et vous, défenseurs de la patrie, courez! Vos frères vous attendent. Vous trouverez au sein des armées l'exemple des héros vivants et le souvenir des héros morts pour la cause républicaine. Vous verserez sur leur tombeau des pleurs religieux et reconnaissants. Si l'heure des combats vient à sonner, vous y jurerez la victoire. C'est pour lancer la foudre contre les despotes coalisés, et de ses éclats renverser ses ennemis extérieurs que la République vous appelle dans les camps. Vous ne serez pas les moins prompts à vous ceindre de l'épée et à vous saisir du bouclier de la vengeance. Mort aux tyrans, guerre aux châteaux, paix aux chaumières! Union, concorde et fraternité, voilà les mots que les Français prononcent au milieu même des ombres de la mort. Formez-vous, brave jeunesse, sous les ordres de vos chefs, aux évolutions militaires pour conserver votre liberté et mériter le nom terrible de «Bataillon de Mont-Terrible.» (satisfait de lui-même, il remet le papier en poche d'un air hautain et doux- réux à la fois):

Une dernière fois, je vous adjure, pour répondre à cette vibrante exhortation, de me dire où se cache Conrad Frantz.

JACQUES — J'affirme ne rien savoir.

JANE — Je vous ai dit la vérité.

THEODORE — Moi aussi.

DILECTA — Je n'ai rien à ajouter.

COMMISSAIRE — (changeant de ton) C'est bon. En conséquence, en vertu des pouvoirs à nous commissaire du peuple, conférés par le Comité de Salut Public, arrêtons ce qui suit :

Pour refus d'éclairer l'autorité compétente en des circonstances particulièrement graves et pour aider ainsi un réfractaire à échapper à la loi militaire, le ci-devant citoyen Jacques Gerfault sera transféré à la prison de Porrentruy.

JACQUES — Vous n'avez pas le droit. Je me plaindrai au Département, parce que vous m'empêchez de remplir mes obligations envers l'Etat. Celui-ci réclame des fourrages et des céréales. La moisson doit commencer demain ; elle ne peut attendre. Si vous m'arrêtez, qui va faucher mes champs ? Vous entravez les réquisitions vitales pour la nation.

COMMISSAIRE — Nous laisserons les femmes sur le domaine, pour le moment.

JANE — Nous ne sommes que de faibles femmes.

COMMISSAIRE — Nos soldats prêteront main forte... pour engranger la part de l'Etat.

DILECTA — Monsieur le commissaire, avez-vous une femme et des enfants ?

COMMISSAIRE — Silence ! De plus, pour les mêmes raisons, le citoyen Théodore Gerfault est porté sur la liste de conscription, en remplacement du réfractaire qu'il se refuse à dénoncer.

THEODORE — C'est injuste ! Je ne suis pas en état de porter les armes. La municipalité pourra témoigner que j'ai été vingt ans dans la misère et l'abandon. Ma santé...

COMMISSAIRE — Celui qui peut porter la faux peut porter la pique. Vous aurez donc tous deux à nous suivre immédiatement.

JANE — Commissaire, avez-vous un mandat d'arrêt officiel pour procéder à ces arrestations ?

COMMISSAIRE — J'ai des soldats à votre porte. N'est-ce pas le signe que j'ai la puissance et le droit avec moi ? Mais je vois que vous vous mettez enfin à réfléchir. Vous pensiez peut-être que la République a des représentants bonasses, prêts à toutes sortes de

honteuses compromissions ? Eh bien non, sachez que moi je suis loyal et que je ferai mon devoir jusqu'au bout. Une dernière fois, voulez-vous parler ? (silence général). Alors, suivez-nous !

(Il va se saisir de Théodore, celui-ci se dégage et recule un peu).

THEODORE — Non, attendez !

COMMISSAIRE — (glisse à l'oreille du greffier qui avait déjà rangé ses papiers) Celui-ci va lâcher le morceau. (Il s'approche de Théodore et le prenant par le bras) Allons, mon garçon, je savais bien que tu serais le plus raisonnable. Tu as tout à gagner en nous aidant à faire notre devoir.

THEODORE — Si je vous aide, me donnez-vous l'assurance que vous ne toucherez à rien ni à personne ici ?

COMMISSAIRE — Parole d'honneur. Où est Conrad ?

THEODORE — (faiblement, feignant d'avoir honte) Vous le trouverez... aux ruines de Cugny.

(Dilecta a peine à retenir un cri, elle fait un vague geste d'effroi et s'appuie sur le bras de Jane).

COMMISSAIRE — Quelle preuve peux-tu nous donner de ta véracité ?

GREFFIER — C'est la vérité ! Commissaire, regardez la fille ; elle a changé de couleur.

COMMISSAIRE — Ventrebleu ! Nous le tenons ! Pas de temps à perdre. Vite, aux ruines de Cugny ! (à Théodore, d'un ton méprisant) Merci, Judas ! (départ précipité du commissaire et du greffier).

Scène IV

JACQUES — JANE — THEODORE — DILECTA

DILECTA — Malheureux, qu'as-tu fait ?

THEODORE — Je les ai égarés sur une fausse piste pour permettre au père et à moi de prendre le large.

DILECTA — Mais... Théodore, c'est vrai... c'est là qu'il se cache !

THEODORE — Oh ! Je n'ai pas voulu... Judas ? ça non, jamais !

JACQUES — Que faire à présent ?

THEODORE — Il faut courir le prévenir, avant l'arrivée des soldats.

JACQUES — Impossible. Ils ont de l'avance Tu te trouveras sur leur chemin.

DILECTA — (un peu remise de son émotion) Non, laissez-moi faire. Il faut aller allumer le signal d'alarme. C'est convenu entre nous. Si Conrad aperçoit le feu il comprendra qu'il y a danger et qu'il doit changer de lieu. J'y cours, vous autres, faites votre devoir et à la garde de Dieu! (elle sort).

Scène V

JACQUES — JANE — THEODORE

JANE — (angoissée mais calme, songeant tout haut) Mon Dieu, que faire en si pressant besoin? Vous allez me ravir d'un coup mon mari et mon fils. Seule sur ce domaine tant de fois visité par l'épreuve, que ferai-je des travaux et de tous mes soucis? Malnuit va retomber en friche, mon bras n'y peut rien. L'herbe va pousser sur la porte et fera se desceller les pierres. Mon cœur aussi éclatera, je sens déjà la froidure comme de mes dernières sueurs. Je ne reverrai pas mon époux ni mon fils, ma vie est trop faible pour tenir devant la tempête, ma vie est trop courte pour un long exil. Adieu, tout ce que j'ai aimé. Adieu, vous autres. Quand vous serez loin, songez à celle qui sera partie la première.

JACQUES — Non, femme. Je ne partirai pas. Je ne veux pas te laisser. Il faut continuer la terre, il faut continuer la vie. Même s'ils m'emènent, comme otage, ils ne me garderont pas longtemps. Ils ont besoin des cultures, ils renverront les paysans sur leur terre. La prison vaut mieux que l'exil.

JANE — Ainsi, tu ne pars pas?

JACQUES — Non, je reste.

JANE — Tu vas tomber entre leurs mains!

JACQUES — Dieu me gardera dans les siennes.

JANE — Merci, mon ami. (après un moment) Et notre fils?

THEODORE — (depuis le début de la scène il restait affalé dans un coin, la tête dans les mains, pleurant silencieusement des larmes d'homme)

Tout ça, c'est de ma faute, mais je n'ai pas voulu trahir. Je le jure, je ne savais pas...

JACQUES — Non, Théodore, tu n'as pas trahi. Sois brave jusqu'au bout. Que vas-tu faire à présent? Il n'y a pas de temps à perdre. L'heure n'est pas aux larmoiements. Ils vont peut-être revenir d'un instant à l'autre.

THEODORE — C'est vrai. Il m'est dur de vous quitter. Mais il le faut. Si je m'engage à la place de Conrad, je ne reviendrai pas de la guerre, c'est une mangeuse d'hommes. Donner sa vie pour la patrie, je le ferais avec courage, mais la donner pour des oppresseurs étrangers, c'est trop bête. Je dois partir.

JACQUES — Mon fils, tu réponds à ce que j'attendais de toi. Que Dieu te protège.

JANE — Il fait noir! Dilecta est seule dans la nuit...

THEODORE — Et moi, qu'est-ce que je fais ici? Il faut la voir, lui dire de m'attendre, que je reviendrai bientôt, que c'est pour cela que je pars... pour qu'elle soit heureuse un jour.

(A ce moment, on entend dans le lointain des coups de feu)

JANE — Oh! ils ont osé tirer!

THEODORE — Tirer? sur qui?

(Jacques et Théodore sortent précipitamment)

Scène VI

JANE seule

JANE — Mon Dieu! On a tiré dans la nuit. Quelle victime avez-vous choisie? Le sacrifice n'était donc pas accompli. Ce n'était pas assez que le troupeau fût dispersé, que le pasteur même fût frappé. Il fallait le sang, il fallait qu'un de nous paie plus que les autres, paie pour le crime de tous, qui est de ne pas assez vous aimer. Il fallait le plus innocent peut-être, celui qui peut parler pour tous; il fallait l'effusion, le sang versé, sans lequel il n'y a point de rémission. Qui a payé, Seigneur? Quelle brebis avez-vous marquée du sceau sacrificiel? Seigneur, qui rentrera vers moi à la maison? Me laisserez-vous un compagnon de misère, ou seule, sans consolation, devrai-je terminer la série de nos malheurs dans une lente agonie?... Seigneur, que ne m'avez-vous choisie la première!...

(Elle se lève péniblement, va à la fenêtre) Il fait noir. Personne ne revient... personne ne va revenir, personne, sinon celui qu'aura touché la griffe du loup...

(Elle va à la huche à pain) Il n'y a plus de pain. A quoi bon, puisque la famille n'est plus. Personne n'en viendra plus demander. Au moins la dernière miche aura été partagée entre tous, oui, entre tous. (Elle porte la main à son cœur) Oh! mon Dieu, m'avez-vous à ce point exaucée? (Elle vient à la table et s'y assied) M'auriez-vous vraiment choisie la première? (A mots entrecoupés) Je croyais que personne ne viendrait plus vers moi, et c'est vous, Seigneur, qui franchissez le seuil. (Elle s'affaisse, la tête sur la table, au dehors, on entend des coups de feu, Jane ne réagit même pas.)

Scène VII

JANE (inanimée) JACQUES, puis DILECTA

(Après quelques instants, Jacques rentre ému et abattu, avant de refermer la porte, il écoute encore une fois les bruits du dehors, puis va s'asseoir près de l'âtre, silencieux, tête baissée, essayant d'étouffer ses sanglots, de temps en temps, il laisse échapper une parole.)

JACQUES — Jane, ton fils est parti... Conrad aussi a pu s'enfuir. Ils se sont retrouvés tous les deux, ils se serraient la main comme deux frères. Ils sont partis ensemble. Les coups de feu n'ont pas fait de victimes, ils ne savent pas tirer, ces bleus, ils étaient furieux de voir leur proie échapper. Les lourdeaux, ils ne sont pas près de les rattraper. Et voilà... Tu pleures, Jane? Il ne faut pas pleurer. Dieu voulait ce sacrifice. Eh bien! soit. Nous monterons une fois de plus les marches rudes, nous monterons vers Dieu, il sera notre joie, la joie de notre jeunesse. Nous sommes ses enfants, c'est d'un cœur jeune qu'il faut lui offrir nos dons, nos vies, nos enfants. Il nous ramènera notre fils, comme il l'a déjà fait. Bien sûr, ton cœur saigne, le mien aussi. Tu aurais voulu embrasser Théodore une dernière fois. Il n'était plus temps... Dilecta nous reste, elle va revenir, elle éteint les dernières braises du feu d'alarme... Je crois que je l'entends... Jane, tu pleures?... Au moins, cette fois, la rançon de la liberté, personne ne l'aura payée de sa vie.

(Il s'est levé, a posé sa main sur l'épaule de Jane, tout en prononçant les dernières paroles, a senti le froid lugubre, il reste debout, atterré, stupide.)

DILECTA — (entrant essoufflée et émue) Sauvés!... Ils sont sauvés!... (elle aperçoit la scène, croit comprendre, vient s'agenouiller près de Jane et d'une voix forte, pleine de larmes:) Maman!... ton fils...

(Jacques s'agenouille à son tour et pleure.)

F I N

Du même auteur

La Berceuse de Malnuit
en 3 actes et un épilogue